

# HYMNE A LA MONTAGNE

## Essai d'autobiographie alpestre

par ANDRÉ PUISEUX

*A la joyeuse caravane où je vois revivre les enthousiasmes de ma jeunesse.*

Bonjour ! Vous voulez que je vous parle de la montagne. Je vous vois venir : vous avez entendu dire que je connaissais des fées, que j'en avais rencontré plusieurs dansant au clair de la lune, sur des prairies émaillées de fleurs dans des coins connus de moi seul. Eh bien ! c'est vrai : j'ai su découvrir leurs retraites et les fées de la montagne ont eu quelques bontés pour moi. Mais vous ne voudriez pas que j'aille vous raconter mes bonnes fortunes : non, non petits curieux, vous ne saurez rien là-dessus.

— Mais si j'entends garder jalousement le mystère des charmantes apparitions, je vous permets néanmoins d'admirer le cadre où elles ont évolué. Ce cadre, je veux vous le décrire : votre propre imagination pourra alors y situer toutes les chimères qu'elle voudra au gré de la fantaisie ou des secrètes pensées de chacun.

— Pour donner un peu de vie réelle à ma description, qu'ai-je mieux à faire qu'à dérouler et projeter sur l'écran les tableaux successifs dans lesquels se formèrent mes impressions alpestres, dans lesquels aussi forcément se formeront les vôtres ? Car si la terre tourne, la nature ne change pas, et si de mon côté je m'achemine vers la tombe, vous, vous montez la pente, et tôt ou tard, comme moi, vous rencontrerez les Fées. Un harmonieux contact se trouvera ainsi établi à la croisée de nos chemins entre le passé et l'avenir, et nous les considérerons tous deux, comme il convient, d'un œil

attendant. L'avenir riche de toutes vos espérances, vaste carrière ouverte à vos imaginations insatiables : le passé, recueil de toutes les jouissances déjà goûtées, trésor où la mémoire retrouve les appuis qui nous ont donné, jadis la force de vivre les heures difficiles.

— Grimpons donc dans le rapide aéro du souvenir, et tenez-vous bien, car nous faisons du cent mille à l'heure : en une seconde nous voici transportés à cent lieues d'ici et à soixante ans en arrière. Attention, premier tableau :

## SCÈNES D'ENFANTS 1863

J'ai cinq ans : je suis gentil comme tout; les cheveux bouclés, l'œil rieur, tout le monde m'aime : ah que c'est loin! Mon regretté père, un précurseur, nous fait faire nos premières armes dans la forêt de Fontainebleau. La montagne m'attire sous la forme des rochers de grès de la grotte de Vulcain, dont les quelques mètres semblent déjà très respectables à mes timides désirs. Je m'efforce, je grimpe une petite cheminée : mais soudain des cris d'angoisse retentissent. Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu! « Au secours, Vulcain m'emporte! » Mon pied enfantin s'est coincé dans une fente du rocher : impossible de le retirer sans aide, et les frères et sœurs sont au moins à cinquante mètres de là. On accourt, on me dégage : mais je ne sais que penser de la Montagne : est-ce qu'elle serait méchante? Et puis, il y a dans les bois beaucoup trop d'endroits où l'on est tout seul, où l'on ne sait pas ce qu'il y a derrière ce gros tronc d'arbre, où des bruits mystérieux se font entendre, ou vont se faire entendre, ce qui est encore pis.

## 1865. — LES VOSGES

Les verdure magnifiques, les ruisseaux jaseurs, les lacs d'émeraude, les horizons calmes et majestueux; et là-bas, tout au loin, la fine et vaporeuse silhouette des Alpes Bernoises qui suscite les grandes ambitions dans le cœur de mon frère, tout cela se grave dans ma mémoire préparée par les goûts paternels. Mais d'ambition, peu : j'ai fait quatre lieues pour aller à la Schlucht, c'est beaucoup, c'est

assez. Je détiens mon propre record, sans envier celui des autres, et plus que les horizons et la gamme des couleurs, m'intéressent les myrtilles dans les bois profonds et les écrevisses dans les clairs ruisseaux.

1867-1869. — Chaque année voit notre vol, vers de nouveaux aspects : l'Oberland, Chamonix, la Chute du Rhin, le Leman. Mais l'Univers est décidément plus vaste que je ne l'aurais cru. Il y a donc des choses tellement éloignées qu'on pourrait bien vivre d'une vie ordinaire sans les connaître et tellement hautes qu'un enfant même gâté ne peut les atteindre.

Divers sentiments éclosent : respect de ces choses si majestueuses et aussi certitude qu'elles sont hors de notre portée. Mais en même temps naît une vague sensation que si je voulais bien cependant, si j'étais disposé à dompter toutes mes puissances de paresse, de crainte, de sensualité, si je devenais un homme en un mot, peut-être bien moi aussi, je pourrais franchir ces distances, gravir ces hauteurs inconnues. Mais alors, si je le puis, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de commencer à essayer et l'effort, l'effort moralisateur se dessine (avec pas mal de défaillances) de faire ce que font les grands. Si les petites jambes se plaignent parfois qu'on les mène plus loin qu'on ne le voudrait, l'imagination, elle, part soudain en avant avec ses ailes. Et depuis lors, les petites jambes auront beau grandir, se fortifier, s'aguerrir de jour en jour, jamais plus elles ne rattraperont les ailes. A partir de ce moment-là, la folle du logis montrera toujours plus loin, toujours plus haut des merveilles indécises, qu'il faut absolument atteindre sous peine de ne pas vivre, et dont la possession apportera surtout le désir d'en atteindre d'autres encore plus belles, encore plus chimériques. En un mot, l'enthousiasme est né, l'enthousiasme de la domination sur les plaines et sur les plâtitudes, et celui-là ne peut connaître la satiété puisque, où qu'on aille, on peut toujours aller plus loin, ou plus haut.

1870-1873. — Les Pyrénées, le Valais. Qui dira ce que peut mettre d'infini dans l'âme d'un enfant la vue du Weissthor et de l'Alphübel sur les plaines, ou la vue des Pyrénées-Orientales sur la mer?

Voyait-on les lacs italiens ce jour-là? Voit-on Marseille depuis le Canigou? Je n'en sais rien ou je ne m'en souviens pas. La Brèche de Roland nous impressionna aussi très vivement surtout par l'évocation toute naturelle dans nos jeunes imaginations des exploits des Paladins et du grand nom de Charlemagne.

En même temps notre père nous apprenait, d'après les sujets eux-mêmes l'innombrable variété des fleurs, leur classification, les lois immuables auxquelles obéissent ces humbles mais précieuses parures de l'Alpe et les admirables mesures que la Providence a prises pour la propagation et la conservation des espèces.

Et ainsi la Montagne se montrait apte à remplir toutes les cases de notre esprit et se liait intimement à tous les ordres de connaissance et d'activité. Nous commencions aussi à deviner ce qui devait faire la joie et l'aliment de notre maturité, à savoir que la montagne nous apportait quelques reflets de nos destinées infinies.

1875-1880. — Nous sommes nés, je crois, avant Tartarin, et la rage des premières ascensions nous fut inoculée de bonne heure. Mais pour nos ambitions juvéniles bien que le champ fut encore vaste.

« Nous venions déjà tard dans un monde bien vieux! »

Ça ne nous empêchait pas de faire les malins et de nous poser en conquérants. Quelque gloriole était bien pardonnable à nos vingt ans. Nous en faisons d'ailleurs bien plus sur le papier qu'en réalité, et Dieu sait ce que nos cahiers scolaires contenaient, entre deux thèmes de programmes illustrés qui s'élaboraient dans une fièvre depuis Pâques jusqu'au mois d'août. Trente pics de 4.000 mètres figuraient en bon ordre en face des trente dates du mois des vacances : Ah! nous n'avions plus peur de la montagne, et pour un peu notre ancien respect religieux aurait fait place envers elle à une aimable condescendance. Néanmoins, vers cette époque, quatre heures de nuit passées au fond d'une crevasse où j'avais imprudemment chu, nous rappellèrent qu'il y a des distances à observer. Je dus la vie à l'énergie et au courage de mon frère, et je garde à la montagne une grande reconnaissance d'avoir cimenté ainsi entre nous deux un indestructible supplément d'affection.

C'est à cette époque aussi que la Montagne nous apparut comme une merveilleuse école de liberté : non pas seulement parce que les courses sans guides nous apprenaient l'initiative, la prudence et l'effort, mais aussi parce qu'en remplaçant la vie factice des villes par une vie de fatigues et de privations, elles nous donnaient au milieu du minimum de besoins le maximum de bonheur et d'activité : nous en déduisions le peu d'importance des conventions sociales et des biens matériels. Que peuvent la convoitise, la jalousie, et l'hostilité conjurées, contre celui qui se contente d'un repas de laitage et d'un lit de foin, ou qui met toute sa jouissance dans ces biens communs qui sont l'air et la lumière, l'azur du ciel et l'incarnat des fleurs sauvages?

1890. — Mais toute lumière a son ombre et toute médaille a son revers. Voici la période attristée où, nonobstant les leçons de la Montagne, les soucis de carrière ou d'affaires absorbent le temps et les forces, où de loin en loin seulement on trouve un moment fugitif pour voler de nouveau à ses anciennes amours. Que d'heures perdues, hélas! Faut-il l'avouer? cet éloignement est quelquefois volontaire, d'autres plaisirs paraissent plus urgents. O impiété! le culte est négligé pour les soins particuliers aux lieux bas. Cependant quelques élans d'amour nous ramènent encore au sanctuaire. Comme tout ce qui est éternel, la déesse est indulgente et miséricordieuse, elle attend patiemment que renversé sur quelque chemin de Damas, l'infidèle confessant son erreur, la reconnaisse comme seule digne d'être aimée.

D'ailleurs son souvenir couve toujours sous la cendre et quand d'autres passions veulent s'exprimer, elles empruntent d'elles-mêmes le langage des hauteurs :

*A une princesse lointaine.*

#### S O N N E T

*Qu'elle est belle, là-haut, en sa splendeur de neige,  
La reine des glaciers, l'inviolable Meije!  
Caché dans l'ombre, au loin, timide, j'ai rêvé  
D'un idéal repos goûté sur son névé.*

*Quand son front est doré par l'aube caressante,  
Il n'est prince ni roi que son charme ne tente.  
Jeunes, vieux, sages, fous, en extase à ses pieds  
Dans un magique émoi sentent leurs cœurs liés.*

*Vainement le vieux guide a dit, hochant la tête :  
« Téméraire, prends garde! enfant, prends garde à toi!  
« L'abîme est insondable et le chemin étroit! »*

*Qu'importe le danger, qu'importe la tempête?  
À celui qui voudrait, audacieux vainqueur,  
Effleurer un instant la neige de ton cœur.*

Et ni Venise avec ses palais endormis, ni Sorrente et son Vésuve enfumé, ni la mer avec ses traîtrises, ni l'Afrique avec ses souvenirs ne peuvent nous faire oublier celle qui nous a appelés à la vie.

1900. — Cependant cette vie poursuit son cours. La mort a frappé autour de nous : les jeunes et troublants visages ont changé : l'or s'est affirmé comme une méprisable chimère. Seule l'éternelle beauté de l'Alpe, renouvelée à chaque saison, est restée semblable à elle-même, seule elle apparaît capable de nous communiquer une jeunesse nouvelle ou même de nous empêcher de vieillir. Et las de toutes nos déceptions, nous lui revenons avec une ardeur décuplée, avec un grand désir et une grande certitude de boire à nouveau dans la coupe enchantée les effluves de l'éternel printemps. En effet, ô miracle! ô vertu merveilleuse des premiers baisers de la Montagne! en dépit des années, en dépit des orages, la chaîne de communion est au premier signe de bonne volonté instantanément rétablie. Qu'importe les cheveux blancs et les rides fallacieuses? oubliés les soucis; oubliées les erreurs! La Montagne panse toutes les blessures, dissipe tous les regrets, autorise tous les espoirs et donne un vol nouveau à toutes les hautes pensées.

Par elle se sont conservées intactes toutes mes forces : je veux les lui consacrer tout entières. Par elle s'élève de nouveau aujourd'hui mon esprit dans les régions supérieures, je veux l'en louer à jamais. Une vertu religieuse s'échappe de sa beauté et de sa grandeur. A travers ses aspects magiques je vois maintenant la majesté du Dieu qui la créa et sa bonté qui m'a permis de la comprendre. La petite vanité

qui dérivait autrefois des premières ascensions racontées à un public frivole se mue en l'orgueil légitime d'entendre sur la hauteur des voix mystérieuses me dire que Dieu est grand et que néanmoins nous sommes faits à son image.

1913. — Et parmi toutes ces voix, la plus aimée se fait entendre plus fréquemment. C'est à toi, mon père chéri, que vont mes pensées, quand sur les sommets débordant d'enthousiasme, je me mets à parler tout haut et tout seul au grand étonnement des oiseaux. C'est à toi que va ma profonde, ma croissante reconnaissance de m'avoir procréé assez robuste, pour n'avoir pas encore senti le poids des années, de m'avoir dès mes premiers pas appris le culte et l'amour de la saine et vivifiante Montagne, de m'avoir enfin, par les leçons et les exemples de ton austère et saint génie, enseigné que toute ascension nous rapproche du Ciel.